

Le discours d'Alain Mabanckou sur la communauté noire en France dans le roman *Black Bazar*

Mémoire de fin d'études

SCHEP Yvonne, 4380827

Radboud Universiteit Nijmegen

Franse taal en cultuur

Mme A. Montoya & Mme E. Radar

30-01-2017

Le discours d'Alain Mabanckou sur la communauté noire en France dans le roman *Black Bazar*

TABLE DE MATIERES

Introduction	3
Chapitre 1 :Pan-africanisme et autres théories sur la communauté noire mondiale	7
Chapitre 2 : La représentation du pays natal	13
Chapitre 3 : Le transnationalisme dans Black Bazar.....	21
Conclusion.....	27
Bibliographie.....	29

Introduction

La mondialisation et le transnationalisme

« Je ne suis pas devenu écrivain parce que j'ai quitté mon pays natal. En revanche, j'ai posé un autre regard sur celui-ci une fois que je m'en suis éloigné. »¹ C'est ce que dit Alain Mabanckou dans son recueil d'essais *Le monde est mon langage* dans lequel il a collecté des récits de voyages littéraires. C'est exactement cet « autre regard » qu'il porte envers son pays natal qui nous intéresse. Mabanckou, émigré en France à l'âge de 22 ans et vivant aux Etats-Unis depuis 2002, comme d'autres écrivains qui se trouvent au dehors de leur pays d'origine, « navigue » entre les « frontières classiques » des nation-états, qui deviennent aujourd'hui de plus en plus problématiques, face au phénomène de la mondialisation. Le transnationalisme est un thème récurrent dans l'œuvre de Mabanckou².

Le problème de ces « frontières classiques » est un problème actuel par rapport à l'époque « post-moderne » dans laquelle nous vivons. A cette époque « post-moderne » les valeurs de « contrôle », d'« uniformité » et de « progrès » sont devenues de plus en plus importantes, et l'identité semble parfois réduite à ce que révèle un passeport. C'est un monde où les immigrants occupent souvent des positions précaires dans une nation-état, puisqu'ils sont « difficiles à catégoriser ».

En outre, c'est dans le contexte de la mondialisation que les différentes identités culturelles se rencontrent aussi et c'est dans ces situations de rencontre ou confrontation, que l'identité peut devenir davantage un « problème » dans le monde « post-moderne ». C'est donc dans ce contexte, qui préconise l'uniformité versus l'identité, que les discours des écrivains comme Mabanckou, qui ne sont pas freiné par les frontières « artificielles », sont d'une importance à ne pas négliger, puisque ce sont ces écrivains-là qui peuvent nous faire réfléchir et qui peuvent nous inspirer en nous présentant un miroir en quelque sorte de la réalité – une réalité qu'autrement, nous aurions aperçu d'une façon différente.

Dans cette étude, nous allons donc regarder de près le discours de Mabanckou sur le concept d'une communauté noire transnationale. Pour faire ceci, nous axerons notre étude sur le roman *Black Bazar*, publié en 2009. La réalité dont il s'agit dans son roman *Black Bazar* c'est la réalité d'un immigré du Congo, le narrateur, à Paris. Le roman présente une mosaïque de personnages, pour la plupart des immigrants d'autres pays africains, qui se rencontrent et

¹ MABANCKOU, A., *Le monde est mon langage*, Paris, Grasset, 2016, p. 1

² Voir par exemple ROMAN, M., « Alain Mabanckou. Les petits-fils nègres de Vercingétorix », *World Literature Today*, vol. 77, n° 2 (2003), p. 83

entre lesquels s'installe un dialogue parfois implicite concernant la condition des Noirs dans le monde.

Dans le premier chapitre, nous allons traiter plusieurs théories élaborées par des intellectuels concernant le concept complexe qu'est la communauté noire, mais d'abord nous allons expliquer les notions de « diaspora » et d'« ethnicité ». Deux notions qui sont liées et importantes pour comprendre les relations entre les individus d'une même origine ou ethnie à travers le monde et les relations entre ces différentes ethnies. Après avoir traité ces notions, nous présenterons le contenu et les axes de ce mémoire.

Diaspora et ethnicité

Une définition du terme « diaspora », donnée par Chris Barker est la suivante : « A diaspora can be understood as a dispersed network of ethnically and culturally related peoples »³, donc, une diaspora est tout d'abord un réseau transnational de gens faisant partie de la même ethnie ou culture. D'abord la notion de « diaspora » a renvoyé aux Juifs qui se trouvaient au dehors de leur pays après le renversement du royaume de Juda en 587 av. J.-C. Actuellement, par contre, quand on parle de cette diaspora-là, il est préférable de préciser qu'il s'agit de la « Diaspora juive », en raison de l'apparition d'autres diasporas, comme la diaspora africaine, sur laquelle nous allons nous focaliser dans ce mémoire.

Une diaspora ne se compose pas forcément de personnes ayant le même pays d'origine, puisqu'une ethnie, c'est-à-dire, un groupe avec une origine commune (réelle ou supposée), comme les Juifs, peut être répandue sur une région dont les limites dépassent les frontières entre différents pays. Par conséquent, une diaspora peut référer à plus d'un seul pays d'origine.

Ce sont les relations sociales entre les personnes déplacées d'une même ethnie ou du même peuple et les regards qu'ont ces exilés envers leur pays natal qui sont les caractéristiques les plus importantes d'une diaspora. Ainsi, ce n'est pas seulement une origine géographique commune (comme un pays) qui forge les relations entre les individus déplacés, mais il peut s'agir également d'une situation, d'une origine sociale ou ethnique partagée. Une telle situation est le cas pour les Africains qui ont été mis en esclavage aux Antilles et qui ainsi peuvent référer à l'Afrique entière - contrairement à un immigrant africain contemporain

³ BARKER, C., *Cultural studies, theory and practice*, Londres, Sage Publications, 2012, p. 262

qui pourrait plutôt avoir tendance à référer à son pays d'origine, ses « origines sénégalaises » par exemple et non pas à ses « origines africaines »⁴.

Puisque les deux notions, « diaspora » et « ethnicité » parlent d'une communauté dispersée, dans laquelle tous les individus qui y appartiennent ne se connaissent pas forcément, une autre notion, celle de la « communauté imaginaire », introduite par l'anthropologue Benedict Anderson⁵, est nécessaire si l'on tente de comprendre la tendance humaine de former des groupes et comment les individus qui font partie d'un groupe s'imaginent leur communauté, comment ils interagissent entre eux et comment les interactions entre les groupes sont établies et maintenues.

La communauté imaginaire

La communauté imaginaire est un concept de Benedict Anderson, inventé tout d'abord pour analyser le nationalisme. La *communauté* de laquelle il parle est basée sur des idées, des attitudes et/ou une histoire partagées, par les membres d'un groupe spécifique. Ce groupe peut se distinguer en incluant et excluant des gens, comme c'est en général le cas pour la construction d'une identité, que ce soit l'identité d'une personne ou d'un groupe. Il s'agit d'un groupe *imaginaire*, puisqu'il n'est réel que dans le sens que ceux qui y appartiennent le prennent pour vrai. La communauté est supposée, alors qu'en réalité ils ne pourront jamais connaître tous les autres qui font partie de cette communauté : alors, la « réalité » dans la tête des gens n'est pas basée sur l'interaction réelle entre les membres de la communauté supposée. La communauté se construit lorsqu'un certain nombre de personnes se considèrent comme un membre du groupe.

L'invention de l'imprimerie a été un stimulus pour la cohésion dans une communauté, qu'elle soit réelle ou imaginaire, parce qu'ainsi, l'usage d'une seule langue a remplacé plusieurs dialectes, ce qui rendait plus facile aux membres de la communauté de communiquer entre eux. Ainsi il était devenu possible d'écrire l'histoire commune d'une communauté, de créer des discours et ainsi répandre des idées au large de la communauté. Pour créer des discours et pour répandre des idées, le roman est un moyen important : par le biais du roman, il est possible de sensibiliser, d'activer son public qui peut être très large. En plus, les histoires écrites ne peuvent pas faire de mal, puisque tout se déroule dans l'imagination – d'abord dans celle de l'auteur, ensuite dans l'imagination du lecteur –, mais

⁴ BEN-RAFAEL, E., « Diaspora », *Current Sociology*, vol. 61 (2013), p. 842-844

⁵ ANDERSON, B., *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991, p. 5-9

en même temps, le roman peut avoir un pouvoir de grande valeur, en présentant des idées novatrices ou en proposant un cadre référentiel. De cette façon, la communauté imaginaire peut devenir un peu plus réelle, même si les membres ne connaissent toujours pas tous les autres membres – loin de là.

Le roman *Black Bazar* est pour Mabanckou également un moyen pour créer un discours littéraire. En même temps, le narrateur, qui, lui aussi, écrit un roman intitulé *Black Bazar*, montre par sa façon d'expliquer le monde, et en montrant les différentes opinions des personnages du roman par rapport à l'Afrique et au monde noir, une certaine image de l'Afrique, un cadre référentiel qui peut correspondre aux idées existantes dans le discours littéraire actuel sur la diaspora noire, mais qui peut également les contester. Nous verrons dans les chapitres liés à l'analyse du roman comment le discours de Mabanckou peut enrichir certaines idées actuelles sur l'Afrique et sa diaspora.

Contenu et axes de ce mémoire

Après le premier chapitre consacré à l'explication de quelques théories importantes concernant le concept d'une communauté transnationale, nous passerons à l'analyse du roman. Nous allons d'abord, dans le deuxième chapitre de ce mémoire, regarder comment est représenté le pays natal de Mabanckou, le Congo-Brazzaville. Le pays natal est-il présent dans l'œuvre ? Adoptant une perspective plus large, quelle est dans *Black Bazar* la place de l'Afrique et de la diaspora africaine ? Comment le narrateur parle-t-il de son pays, de son héritage africain ? Décrit-il son pays de manière nostalgique, ou a-t-il plutôt une attitude critique ? Autrement dit, quelle est la façon dont le narrateur se rapporte aux individus ayant des origines africaines (ou même congolaises) comme lui ?

Dans le troisième chapitre, après avoir parlé de ces cadres nationaux, nous allons regarder au-delà des frontières du pays pour parler du concept d'une communauté noire transnationale, donc des interactions entre différents groupes. S'agit-il d'une communauté imaginaire et comment celle-ci prend-elle forme ? Qu'est-ce que Mabanckou a-t-il à dire sur cette idée de transnationalisme ? Comment présente-il les autres nationalités dans le livre ? Et, le concept de « communauté noire transnationale » est-il toujours actuel ? Ou s'agit-il d'une illusion, d'un idéal inaccessible et poursuit-on des chimères ?

Chapitre 1 :Pan-africanisme et autres théories sur la communauté noire mondiale

Dans ce premier chapitre, nous parlerons de quelques théories importantes pour penser l'idée d'une communauté africaine transnationale, à commencer par le mouvement du Pan-africanisme, pour ensuite parler de la Négritude, de la théorie de Paul Gilroy, comme décrite dans son ouvrage *The Black Atlantic* (1993) et de la théorie de l'articulation de Brent Hayes Edwards, qu'il présente dans son œuvre *The Practice of Diaspora* (2003). Toutes ces théories donnent une explication de la façon dont se construisent les communautés imaginaires comme l'est la diaspora africaine, selon le concept d'Anderson.

Le concept d'une identité commune des personnes dont les origines remontent à l'Afrique mais qui vivent partout dans le monde, dans la Diaspora africaine, n'est pas une invention récente. Le premier grand mouvement dont nous parlerons dans ce chapitre, c'est le Pan-africanisme. A la fin du XIX^e siècle des intellectuels africains, originaires des états où l'on trouve un nombre considérable de gens ayant des origines africaines, entre autres les intellectuels W.E.B. DuBois, originaire des Etats-Unis et le Jamaïcain Marcus Garvey, ont commencé à se réunir pour promouvoir la solidarité entre les personnes ayant des origines africaines⁶. Il s'agit d'un mouvement social et politique, qui avait pour but de rendre les états africains ou les états où habitent un grand nombre de personnes ayant des origines africaines plus puissants et unis, soit dans le but de pouvoir s'opposer face à l'hégémonie de l'Occident en devenant des états autonomes en ce qui concerne la politique et l'économie – ce qui était le cas pour les états encore colonisés – soit pour renforcer la position des Noirs vivant dans des états autonomes, mais dans lesquels les Noirs se trouvaient toujours dans une situation d'infériorité, comme par exemple aux Etats-Unis et en Afrique du Sud. Le but ultime était de décoloniser l'Afrique et de rendre le continent puissant et uni, afin que les personnes avec des origines africaines dans la diaspora noire puissent y retourner.⁷

Après la vague d'indépendances en Afrique dans les années '50 et '60, par contre, pour les Etats sur le continent africain le développement de leurs pays était devenu leur objectif politique principal. Le mouvement semblait avoir atteint son but, l'indépendance politique des états africains, mais il restait encore d'autres états africains colonisés ou du moins dépendant politiquement d'une métropole. A part les états encore colonisés, la question

⁶ ABDUL-RAHEEM, T., « Introduction : Reclaiming Africa for Africans » dans ABDUL-RAHEEM, T., (réd.) *Pan Africanism: Politics, Economy and Social Change in the Twenty-First century*, New York, 1996, p. 1-2

⁷ Ibid., p. 22

de l'indépendance est demeurée actuelle également pour les pays africains devenus indépendants, puisque, même si ces pays étaient devenus des états plus ou moins autonomes politiquement, ils ont affaire à de nouveaux acteurs « récolonisateurs » et l'émancipation de la culture africaine n'a pas encore réussi, selon certains critiques.⁸

Césaire et le mouvement de la Négritude

Le Pan-africanisme étant un mouvement qui a existé pendant plus d'un siècle, d'autres mouvements « pan-africanistes » importants ont apparu pendant le XX^e siècle, notamment, dans les années '30, le mouvement de la Négritude, fondé par le Martiniquais Aimé Césaire, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, et le Guyanais Léon Gontran-Damas, – tous les trois étudiants à Paris quand ils ont fondé en 1934 la revue littéraire *L'Étudiant noir*. Dans cette revue l'émancipation des Noirs était préconisée et l'on désapprouvait le racisme et la politique d'assimilation en France. Contrairement au mouvement du Pan-africanisme, la Négritude est plutôt un mouvement littéraire ou culturel que politique.

Le nom « négritude » a été utilisé pour la première fois par Aimé Césaire en 1935 dans le journal mensuel *L'Étudiant noir*. Dans son texte « Nègreries : conscience raciale et révolution sociale » il fait appel à une révolution. Non pas une révolution pour que la Martinique devienne indépendante sur le plan politique seulement, mais pour « rompre la mécanique d'identification des races, déchirer les superficielles valeurs, saisir en nous le nègre immédiat, planter notre négritude comme un bel arbre jusqu'à ce qu'il porte ses fruits les plus authentiques. »⁹ Ces « superficielles valeurs » sont les valeurs modernes occidentales, qui ont été imposées aux esclaves africains aux Antilles. Des valeurs qui devraient donc, selon Césaire, être remplacées par les valeurs authentiques des Noirs. Cette révolution est importante puisque « toute race qui croit qu'elle n'a rien à dire au monde n'est qu'une « curiosité ethnique » et tout individu est un joujou qui croit qu'au rendez-vous du recevoir et du donner son peuple arrive les mains vides »¹⁰, selon Dostoïevski, que cite Césaire au début de son texte pour souligner l'importance de cette prise de conscience collective des peuples noirs partout dans le monde.

Le problème principal est alors que les Africains exilés et mis en esclavage n'avaient pas seulement perdu leur terre, leurs racines, mais également leur culture : leurs valeurs ont

⁸ W'OBANDA, C. M., « Conditions of Africans at home » dans ABDUL-RAHEEM, T. (éd.) *Pan Africanism: Politics, Economy and Social Change in the Twenty-First century*, New York, 1996, p. 46-48

⁹ CESAIRE, A., « Conscience raciale et révolution sociale », *L'Étudiant noir*, vol. 3 (1935), p. 2

¹⁰ Ibid., p. 1

été remplacées par des valeurs occidentales. L'exemple le plus connu de ce « remplacement de culture », rendu célèbre par les intellectuels de la Négritude, c'est qu'à l'école dans les colonies françaises les élèves africains et antillais devaient apprendre l'histoire et la culture française, apprenant que leurs ancêtres seraient des Gaulois blonds aux yeux bleus. Ceci provoque un « malaise existentiel ». Pour Césaire, la littérature peut être un outil pour exprimer ce malaise et ainsi provoquer la prise de conscience, voire la révolution tant voulue pour se débarrasser de ce malaise et pouvoir être fier de sa race, de sa culture *authentique* (c'est le terme de Césaire lui-même) et de ses vrais ancêtres : les Africains.¹¹

Ce malaise existentiel est évident dans l'œuvre poétique *Cahier d'un retour au pays natal*, qui est devenu un emblème de la Négritude en quelque sorte, écrit par Césaire. Écrit en 1939, après son retour en Martinique, mais publié en 1947, peu après l'adoption de la loi de départementalisation qui a changé le statut de la Martinique de « colonie » en « Département d'Outre-mer », le texte était d'une grande actualité, décrivant la situation de la Martinique à cette époque. C'était une époque pendant laquelle la Martinique était considérée par les alliés (notamment les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France) comme un lieu stratégique plutôt qu'un état à développer. Quand Césaire était revenu dans son pays natal en 1939, il a vu ses compatriotes, vivant « comme des zombies », qui ne faisaient que subir leur sort, au lieu d'essayer de le changer. Une différence importante entre l'œuvre de Césaire et d'autres considérations par rapport à cette Martinique « paralysée », c'est qu'au lieu de critiquer ses compatriotes, Césaire leur donne des raisons pour être fier d'eux, d'être fier de leurs origines africaines et il les encourage, il incite les Martiniquais à se révolter, car « l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferveur et aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force et il est place pour tous au rendez-vous de la conquête »¹². Ainsi, le mouvement de la Négritude a encouragé non pas seulement les Martiniquais mais tous les peuples noirs au monde de retrouver leurs valeurs authentiques.

Gilroy et le concept de l'hybridité

Une autre théorie concernant la communauté noire transnationale a été proposée par Paul Gilroy, dans son livre *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness* (1993).

¹¹ SERI, E., « Cahier d'un retour au pays natal comme expression d'un malaise existentiel », *Ethiopiennes, revue négro-africaine de littérature et de philosophie*, vol. 60 (1998), <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1110>, consulté le 28 novembre 2016

¹² CÉSAIRE, A., *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 2000, p. 57-58

Gilroy affirme que le lien principal entre les Noirs dans la Diaspora africaine, n'est pas forcément leur origine africaine, leur descendance, mais plutôt leur histoire, leurs expériences communes, liées à l'esclavage et la traite négrière. Gilroy utilise la notion de « double consciousness », une notion inventée avant lui par l'afro-américain W.E.B. DuBois, pour décrire une identité hybride des Noirs dans la Diaspora¹³. Au lieu de focaliser sur leurs origines (européennes ou africaines, anglaises ou africaines, et cetera), les Noirs peuvent se définir à la fois comme, par exemple, Européen et Noir, réunissant une identité nationale, définie par un lieu de naissance, et une identité transnationale et interculturelle¹⁴, définie par une histoire partagée, qui unit les Noirs partout dans le monde. Ainsi, la culture « européenne » (ou « caribéenne », ou « américaine », et cetera) n'empêche pas le sentiment d'appartenance à une communauté transnationale et vice versa. De cette façon, cette théorie peut être considérée plus généralement comme un combat contre la catégorisation schématique des individus selon les idéaux du concept de la nation-état, concept né de la modernité et qui ne laisse que peu ou pas du tout de place pour les différences entre les individus « appartenant » à une nation, ni même pour les contradictions qui se réunissent dans un seul individu¹⁵. Au lieu de catégoriser, ou plutôt diviser, les individus selon les principes de la nation-état moderne, c'est-à-dire basé sur des faits, faciles à contrôler et sans ambiguïtés, la théorie de Paul Gilroy se base donc plutôt sur une identité culturelle hybride, détachée au moins en partie de la nationalité des gens.

Edwards et le concept de l'articulation

La dernière théorie dont nous parlerons dans ce chapitre vient de Brent Hayes Edwards. Dans son œuvre *The Practice of Diaspora : Literature, Translation, and the Rise of Black Internationalism* (2003) il propose le concept de l'articulation, introduit d'abord par Stuart Hall, pour expliquer l'internationalisme plutôt que le concept de communauté, qui suppose une certaine harmonie ou solidarité. A l'aide du concept d'articulation, il compare les personnes ayant des origines qui remontent à l'Afrique aux membres d'un corps, dont les parties sont liées par l'articulation. Cette articulation symbolise les rencontres, le croisement de cultures ou d'identités, des parties des « membres » d'une communauté¹⁶. Il s'agit donc

¹³ KALE, M., Compte-rendu de: *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness* de Paul Gilroy, *Social History*, vol. 21 (1996), p. 252-256

¹⁴ ERICKSON, P., Compte-rendu de: *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness* de Paul Gilroy, *African American Review*, vol. 31 (1997) p. 506-508

¹⁵ GILROY, P., *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Londres, Verso, 1993, p. 2-3

¹⁶ EDWARDS, B. H., *The Practice of Diaspora*, Cambridge, Harvard University Press, 2003, p. 5

d'articuler non seulement dans le sens de la façon de parler ou de souligner, mais dans le sens de ne pas rester immobile, de ne pas rester enfermé comme un bras qui ne peut pas bouger, parce que l'on ne fait pas usage de l'articulation des différentes parties.

Par contre, ce qui complique l'articulation, c'est ce qu'appelle Edwards le « décalage ». Dans un contexte de mondialisation, des processus de formation de liens et de connections malgré ce « décalage » se manifestent. Ce « décalage » peut représenter les différences de cultures, des histoires divergentes ou des perspectives différentes sur le monde. Tout comme l'articulation d'un membre du corps, ces différences sont invisibles et souvent il est impossible de les « rendre visibles », de les traduire par des mots¹⁷. Ce sont ces différences qui rendent la communication plus délicate ou fragile. Des gens se rencontrent, rencontrent « l'autre », mais pour pouvoir communiquer, malgré le décalage, on doit essayer de voir au-delà des différences, car sinon, le décalage peut facilement causer des malentendus et des fausses idées, des problèmes de communication, qui peuvent nuire à des collaborations saines.¹⁸

Un autre point de ressemblance à l'articulation corporelle est que sans l'articulation, la mobilité serait réduite, alors c'est la différence, le décalage entre les parties des membres qui rend possible le mouvement, le changement. Ce mouvement est toujours fonctionnel : nous bougeons pour faire quelque chose, pour prendre quelque chose, etc. Par contre, s'il n'y a pas de point de rencontre entre les membres sous forme d'articulation, ce seraient deux parties éloignées, distinctes du corps, entre lesquelles la communication serait quasiment absente, ou bien une partie du corps, isolée, sans fonction.¹⁹

Selon Edwards, ce n'est donc pas forcément l'origine commune des individus, qui était importante pour le Pan-africanisme et pour le mouvement de la Négritude, ni le destin lié des groupes, comme expliqué dans la théorie de Gilroy, mais les interactions, les rencontres, parfois gênantes, entre les individus qui définiraient une communauté.

Dans ce chapitre, nous avons vu un changement de focalisation dans les théories et concepts proposé par les critiques pour expliquer le fonctionnement de la diaspora noire. D'abord, les pan-africanistes avaient pour but l'indépendance des états africains et leur objectif était de rendre possible le retour des « Africains exilés » au continent noir. Dans les années '30 du XX^e siècle, c'étaient les aspects culturels des origines africaines, la célébration des ancêtres africains et la fierté de la race qui étaient devenus les plus importants. Le concept

¹⁷ EDWARDS, B. H., *The Practice of Diaspora*, Cambridge, Harvard University Press, 2003, p. 15

¹⁸ Ibid., p. 5

¹⁹ Ibid., p. 15

plus actuel d'hybridité, décrit par Gilroy, a mis l'accent sur les expériences communes d'une communauté pour expliquer comment se forment des communautés imaginaires, alors que le concept de l'articulation d'Edwards a déplacé l'accent vers les interactions entre les parties des membres d'une communauté.

Chapitre 2 : La représentation du pays natal

Dans ce chapitre, nous allons examiner comment est représenté le pays natal d'Alain Mabanckou, c'est-à-dire le Congo-Brazzaville, dans le roman *Black Bazar*. Nous allons étudier quelques extraits du roman de plus près, pour voir l'attitude du narrateur envers son pays d'origine.

Ce narrateur, c'est un immigré originaire du Congo-Brazzaville qu'il nomme le « petit Congo » pour le distinguer du « grand Congo » : le Congo-Kinshasa. Il a une forte tendance à s'expliquer minutieusement et à vouloir « arranger » le monde. Ceci est démontré également par sa façon de juger des hommes suivant leur façon de nouer leur cravate ou, surtout, par sa manie d'analyser « les faces B » des femmes pour en déduire leur tempérament, selon une véritable science nommée « la Fessologie », ce qui lui a valu le surnom de « Fessologue ». Il s'agit cependant aussi d'une mise en abyme, puisque Fessologue écrit un roman intitulé *Black Bazar* pour oublier son chagrin d'amour après le départ de sa compagne. Dans son roman il décrit sa vie d'immigré à Paris. Presque tous les personnages sont eux aussi des immigrés venus de différentes parties du monde noir, tous avec leurs propres opinions sur la condition de l'homme noir et de la diaspora africaine. Ainsi, dans le roman nous faisons, entre autres, connaissance avec les amis de Fessologue : Roger Le Franco-Ivoirien, qui prétend qu'il a lu tous les livres du monde, Yves « L'Ivoirien tout court », qui serait venu en France pour faire payer aux Françaises la dette coloniale, Vladimir le Camerounais, Paul du grand Congo, Bosco « Le Tchadien errant », qui est persuadé d'avoir « le quotient intellectuel le plus élevé d'Afrique » et qui serait le « Paul Valéry noir » et dernièrement son ami Louis-Philippe, écrivain haïtien qui aide le narrateur avec son projet d'écrire un roman.

Ce qui est remarquable dans ce roman, c'est l'ironie omniprésente. Partout dans le roman, le narrateur embrouille le lecteur, qui peut douter à travers le roman de la signification des mots : signifient-elles vraiment ce qu'elles semblent dire au lecteur ? Ainsi, le lecteur reste, à travers tout le roman, sur ses gardes. Cette tactique rusée a été liée aux célèbres contes d'Anansie, le personnage célèbre du folklore africain, également connu dans la diaspora africaine²⁰. Toutes ces ambiguïtés intentionnées seront étudiées dans ce présent chapitre, ainsi que dans le chapitre suivant.

Entre clichés et ironie

²⁰ DE SOUZA, P., « Trickster Strategies in Alain Mabanckou's *Black Bazar* », *Research in African Literatures*, vol. 42, n° 1 (2011), p. 102-119

Le narrateur évoque ses origines africaines déjà dès les premières pages du roman, lorsqu'il raconte qu'il a eu beaucoup de cauchemars pendant la période après que sa compagne, qu'il surnomme « Couleur d'origine » à cause de sa couleur de peau foncée, s'en est allée avec leur fille et L'Hybride, « un type qui joue du tam-tam dans un groupe que personne connaît en France, y compris à Monaco et en Corse »²¹. Dans un des cauchemars qu'il décrit plus précisément que les autres, qu'il ne cite que brièvement à titre d'exemple, il s'agit des Pygmées du Gabon :

Je me retrouvais au milieu des Pygmées du Gabon qui m'encerclaient avec des sagaies empoisonnées. [...] Pendant mon enfance on nous disait qu'ils avaient des pouvoirs surnaturels parce qu'ils étaient les premiers hommes à qui Dieu avait confié les clés de la Terre depuis les temps de la Genèse. [...] En ce temps-là, comme ces petits hommes se demandaient encore ce qu'ils allaient manger ici-bas, eh bien Dieu qui lisait dans les pensées de toute créature avait rajouté, pour rassurer nos Pygmées du Gabon : « Voici, je vous donne, pour vous en nourrir, toute plante portant sa semence partout sur la terre, et tous les arbres fruitiers portant leur semence. » De nos jours l'homme détruit la flore et c'est peut-être pour ça que les Pygmées du Gabon viennent nous épouvanter dans nos rêves.²²

La première image que l'on a de l'Afrique n'est donc pas très idyllique : des sagaies empoisonnées, les pouvoirs surnaturels des Pygmées qui viennent épouvanter les hommes dans leurs rêves... C'est un pêle-mêle de clichés sur l'Afrique qui, à force d'avoir été entendus et lus dans les textes dans lesquels l'Afrique fait son apparition, fait rire le lecteur. C'est dans l'exagération de ces idées figées que l'image qui est peinte ici, devient absurde et irréaliste. Outre l'exagération, c'est la répétition de la phrase « Pygmées au Gabon » qui fait penser que le narrateur ne se prend pas au sérieux. Nous retrouvons cette répétition également quand le narrateur parle à plusieurs reprises de la « France, y compris la Corse et Monaco²³ » et quand l'Arabe du coin recommence à rappeler à tout le monde que « L'Occident nous a trop longtemps gavés de mensonges et gonflés de pestilences²⁴ » - citation directe prise dans le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire²⁵.

Plus tard dans la description du même cauchemar, quand les Pygmées se trouvent sur le point de jeter la fille du narrateur dans une marmite remplie d'huile de palme bouillante, le narrateur les prie d'arrêter: « Ne faites pas honte à l'humanité, vous êtes nos ancêtres ! Montrez au monde entier que le cannibalisme n'existe pas chez nous, que c'est une invention

²¹ MABANCKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p. 9

²² Ibid., p. 10-11

²³ Ibid., p. 9

²⁴ Ibid., p. 112

²⁵ CÉSAIRE, A., *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 2000, p.57

des explorateurs, surtout des Africains qui écrivent des livres ! »²⁶. Le narrateur est donc conscient de ses origines, en disant que les Pygmées dans ce cauchemar sont ses ancêtres, en accord avec l'idéologie de la Négritude contestant l'idée selon laquelle ses ancêtres seraient les Gaulois. Cependant, le narrateur rappelle ses ancêtres à leur « obligation » de ne pas faire honte à leur race seulement pour les gêner, pour se moquer d'eux : ils ont le pouvoir de tuer sa fille, mais c'est la fierté de leur race qui les en empêche. Cette prise de position par rapport à sa race évoque la Négritude de Césaire, qui prônait l'importance de reconnaître ses ancêtres, d'être fier d'avoir des origines africaines et de ne surtout pas faire honte aux autres Noirs en se moquant d'eux. Cependant, l'ironie de cette phrase ne peut pas échapper au lecteur : notre narrateur lui-même a décidé que ce cauchemar fera partie de son roman, alors qu'il critique ouvertement en même temps les écrivains africains qui auraient inventé selon lui l'idée que le cannibalisme existe en Afrique. Ce faisant, il ne vaut pas mieux, apparemment que ces écrivains qu'il critique. Ceci est une ironie de la sorte dont *Black Bazar*, ainsi que les autres œuvres de Mabanckou, est rempli²⁷.

Ce n'est pas seulement le cannibalisme que nomme le narrateur. Quand il parle de son pays et des stratégies des jeunes hommes congolais pour draguer les filles, il parle d'une tactique qui consistait d'aller chez un féticheur, qui demandait une mèche de cheveux de la fille désirée :

On prétextait de les aider, de balayer les lieux puis, pendant qu'elles étaient distraites on piquait leurs mèches de cheveux sans savoir à qui elles appartenaient parce que comment toi tu peux séparer les cheveux de femmes noires ? Dans d'autres contrées c'est plus facile puisqu'il y a des blondes, des brunes, des rousses avec ou sans taches de rousseur et que sais-je encore. [...] On courait chez le féticheur avec notre butin, il mélangeait ces cheveux avec des trucs à lui et il nous récitait des choses qu'on ne comprenait jamais alors qu'on était de la même ethnie que lui.²⁸

Dans ce passage le narrateur étale non pas seulement l'image du féticheur, mais aussi le cliché selon lequel tous les Africains se ressemblent : « comment toi tu peux séparer les cheveux de femmes noires ? ». Par contre, un peu plus loin, il montre que, même si les Noirs peuvent se ressembler pour les Occidentaux, ou même constituer un seul groupe à leurs yeux, cela ne veut pas dire qu'ils sont tous pareils ou qu'ils se comprennent bien ; même s'ils sont d'une même ethnie. Dans cet extrait encore, c'est l'ironie qui revient : le féticheur n'est pas compris

²⁶ MABANCKOU, Alain, *Black Bazar*, Editions du Seuil, Paris, 2009, p. 11

²⁷ Sur l'ironie omniprésente chez Mabanckou voir entre autres WALSH, J., « Psycho Killer : qu'est-ce que c'est ? », *Transition*, n° 100 (2008), p. 152

²⁸ MABANCKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p. 59-60

par le narrateur et ses compatriotes qui demandent son aide, mais à quoi sert un féticheur qui n'est pas compris ?

Jusqu'à présent, ce sont donc surtout les idées reçues qui constituent l'image de l'Afrique dans le roman – quoique présentées de façon ironique et avec de l'humour. Mabanckou démontre que l'Afrique à laquelle les personnes aux origines africaines ont tendance à référer est souvent un mythe, comme il a décrit dans son essai « l'Afrique fantôme »²⁹. Les clichés et mythologies africaines jouent également un rôle important dans d'autres œuvres de Mabanckou, comme dans son roman *Mémoires d'un porc-épic*³⁰. Outre les traditions et l'image cliché de l'Afrique, dont font partie le cannibalisme et la sorcellerie, c'est la nourriture africaine qui passe la revue. L'ironie dans l'extrait suivant oblige le lecteur à nouveau de rester sur ses gardes quand Fessologue parle :

Moi je regrettais que ce restaurant ne vende pas de manioc parce qu'un porc sans manioc c'est quand même un sacrilège dans mon ethnie. On mangeait au moins trois fois par semaine dans cet établissement.³¹

L'attitude du narrateur semble ambiguë, ce qui met en doute les paroles du narrateur : même si ce serait un sacrilège de manger du porc sans manioc, il mange souvent dans ce restaurant. Pourtant, considérée à la lumière du concept d'hybridité de Gilroy, cette attitude n'est pas forcément ambiguë mais plutôt une manifestation d'une fusion de différentes cultures : un individu ne peut pas être catégorisé de façon univoque ; l'identité d'un individu peut réunir plusieurs éléments de cultures différentes et le comportement d'un individu peut changer en fonction de la situation. Ainsi, la situation complexe d'entre-deux cultures dans laquelle se trouve Fessologue peut expliquer son attitude confuse, car comme l'écrit la critique Claire Dehon « vivre avec deux ou même trois cultures ne ressemble pas à une réaction chimique aux effets prévisibles »³². Cet extrait peut donc être considéré comme un refus de catégorisation : les origines africaines du narrateur ne décident pas de son comportement. Ce refus de laisser les étiquettes décider de son comportement peut expliquer également la fonction de l'ironie : comme on ne peut pas expliquer clairement le comportement de quelqu'un, (non pas à l'aide des sciences – inventées, comme la Fessologie, ou sciences plus sérieuses –, ni en prenant en compte ses origines), il nous reste seulement l'option de ne pas prendre trop au sérieux le comportement, mais de traiter ses ambiguïtés avec de l'humour.

²⁹ MABANCKOU, A., « l'Afrique fantôme » dans *Le Sanglot de l'Homme Noir*, Paris, Fayard, 2012, p.149-160

³⁰ KING, A., Compte rendu de: *Mémoires de porc-épic*, *World Literature Today*, vol. 81,n°. 4 (2007), p. 65

³¹ MABANCKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p. 87

³² DEHON, C., « Le roman chez les auteurs francophones d'origine subsaharienne (2001-2006) », *The French Review*, vol. 82, n°. 1 (2008), p. 19

La Sape et l'écriture comme moyen de « contrôler » l'image de soi

Ce n'est pas seulement l'image du pays natal comme déjà présentée dans le chapitre précédent, qui est dans ce roman une image remplie de clichés, mais également l'image de soi et de « sa communauté » qui est remarquable dans ce roman. Cette « image de soi », comprend à la fois la façon dont Fessologue, essaie se distinguer, mais également la façon dont il est réellement perçu. Ce phénomène est illustré par la mode de vie de Fessologue. Il est un fervent adepte de la Sape (Société des ambianceurs et personnes élégantes), ce qui veut dire, entre autres, qu'il s'habille de préférence de vêtements de luxe et qu'il se soucie beaucoup de la façon dont il est vu³³. Cependant, malgré la peine qu'il se donne pour se faire remarquer par les gens d'une certaine manière, ses efforts n'ont pas toujours l'effet souhaité. La différence entre l'identification faite par autrui et l'auto-identification, devient visible quand Fessologue, pour qui la Sape est presque comme une religion, est accidentellement pris pour un employé de la SNCF, quand il se trouve à la Gare du Nord pendant une grève, à cause de ses vêtements qui ont les couleurs des costumes des agents de la RATP³⁴. La Sape est une façade dans le cas de Fessologue (acheter des vêtements de luxe chers alors qu'il habite dans un petit studio, louer une voiture pour impressionner seulement, ...), donc il faut rester sur ses gardes pour interpréter ce roman, comme nous l'avons déjà remarqué lors de notre examen de l'usage de l'ironie dans le chapitre précédent. Pour discerner le discours de Mabanckou sur les relations entre les Noirs dans la diaspora, nous devons voir au-delà des apparences. Fessologue en tant que Sapeur vit dans un monde « parallèle », avec d'autres valeurs qui peuvent inspirer le respect. En même temps, en écrivant il crée son propre univers dans lequel c'est lui qui a le contrôle. Contrairement à Fessologue en tant que Sapeur, qui ne peut pas dire aux gens qu'ils se trompent en le prenant pour un employé du RATP, Fessologue en tant qu'écrivain peut faire la remarque à ses lecteurs³⁵. Il utilise l'écriture pour prendre le contrôle sur l'image que font ses lecteurs de lui, en les avertissant de ne pas juger, utilisant l'ironie et l'humour, de ne pas le catégoriser (ni son roman) et surtout de ne pas lire ce roman au premier degré seulement.³⁶

³³ Sur la subculture de la Sape et l'importance des apparences extérieures voir HANNEKEN, J., « Milkilistes and Modernistas : Taking Paris to the « Second Degree » », *Comparative Literature*, vol. 30, n° 4 (2008), p. 374-375

³⁴ MABACNKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p. 48-50

³⁵ KNOX, K., *Race on Display in 20- and 21th century France*, Liverpool, Liverpool University Press, 2016, p. 85

³⁶ KNOX., K., « Selling (out) on the Black Market: *Black Bazar's* Literary Sape », *Research in African Literatures*, vol. 46, n°2 (2015), p. 60

La critique entre Africains

A part le narrateur, d'autres personnages dans *Black Bazar* s'expriment également sur le pays d'origine de Fessologue. Par exemple, Roger Le Franco-Ivoirien, qui a une attitude rancunière envers les Blancs, quand il parle avec Fessologue de son projet d'écrire un roman. Roger est plutôt sceptique vis-à-vis de cette idée. Comme Fessologue ne semble pas freiné par l'attitude critique de Roger Le Franco-Ivoirien, ce dernier commence à poser des questions par rapport à l'intrigue du roman que Fessologue veut écrire. Au premier abord, ses questions semblent choisies arbitrairement, mais comme l'a remarqué Katelyn Knox dans son article « Selling (out) on the Black Market: *Black Bazar's* Literary Sape », toutes les questions réfèrent à des romans publiés en langues étrangères – aucune œuvre française (ou francophone) n'y figure³⁷. C'est la même intertextualité implicite qu'a utilisé Mabanckou dans son roman *Verre cassé*³⁸. Apparemment, dans l'imagination de Roger Le Franco-Ivoirien, l'écriture de Fessologue sera classifiée parmi la littérature étrangère, au lieu de faire partie de la littérature française ou francophone. Ainsi, ce passage nous montre la position marginale des auteurs aux origines africaines dans le monde littéraire français – relégués en général à la « rubrique » de la littérature francophone, parmi les œuvres littéraires étrangères traduites en français. Le refus de Roger Le Franco-Ivoirien de catégoriser son écriture comme « francophone » ou « étrangère » reflète l'opinion de Mabanckou sur cette « taxonomie » littéraire, exprimée dans le manifeste littéraire « Pour une littérature-monde en français »³⁹, dont Mabanckou est également signataire. Ce manifeste a fait une polémique après avoir été publié dans le journal *Le Monde* en 2007. Le texte est comme un plaidoyer pour faire accepter l'idée que le centre de la littérature française n'est plus la France seulement, mais que les centres de la littérature en français se trouvent partout dans le monde. Ainsi est contesté « l'impérialisme culturel » de la France, donnant une place plus importante à la littérature écrite en français, mais venant d'autres pays, en détachant la langue française de la France. Au lieu donc de présenter la littérature de la Francophonie comme faisant partie de la littérature française, c'est la littérature française, tout comme la littérature jusqu'alors catégorisée comme « francophone », qui devraient être deux composants égaux de la « littérature-monde en français ».

Quand le narrateur répond par la négative à la question s'il y a « au moins un vieux qui lit des romans en pleine brousse » dans l'histoire, en expliquant que ce n'est pas possible à

³⁷ KNOX., K., « Selling (out) on the Black Market: *Black Bazar's* Literary Sape », *Research in African Literatures*, vol. 46, n° 2 (2015), p. 62-63

³⁸ WALSH, J., « Sarkozy, Mabanckou, and Notes from the bar : Alain Mabanckou's « Verre cassé », *The French Review*, vol. 84, n° 1 (2010), p. 131-132

³⁹ LE BRIS, M., ROUAUD, J. et al., « *Pour une littérature-monde* », Paris, Gallimard, 2007

cause de l'état de la seule route qui va là-bas, cela provoque de critiques sévères de la part de Roger :

Vous êtes indépendants depuis bientôt un demi-siècle et tu me dis qu'il n'y a qu'une seule route ? Qu'est-ce que vous avez foutu pendant tout ce temps ? Faut arrêter de toujours montrer du doigt les colons ! Les Blancs sont partis, ils vous ont tout laissé, y compris des maisons coloniales, de l'électricité, un chemin de fer, de l'eau potable, un fleuve, un océan Atlantique, un port maritime, de la Nivaquine, du mercurochrome et un centre-ville !

- Je n'y suis pour rien, moi, c'est la faute de nos gouvernants. S'ils avaient au moins rénové la route que les colons nous ont laissée, eh bien aujourd'hui ton vieux pourrait recevoir des romans d'amour. Et cette route coloniale, tu sais, c'est une honte...⁴⁰

A part donc toutes les clichés présents dans le livre, la critique entre Africains n'y manque pas non plus. Roger accuse les Africains de toujours accuser les Blancs d'être responsable du développement « raté » de l'Afrique. Ses paroles critiquent donc les pan-africanistes qui, eux aussi, accusaient l'Europe d'imposer un développement « à l'européenne » (avec aujourd'hui les institutions comme l'IMF ou encore la Banque mondiale qui imposent leurs perspectives sur le développement « nécessaire ») à l'Afrique, ce qui n'aide pas les Africains à devenir réellement indépendants.

Par contre, comme le narrateur nous a déjà mis des pièges quand le lecteur a tendance à faire des conclusions trop vite, ici comme partout dans le roman, il est nécessaire de nuancer. Ici, par exemple, c'est l'énumération excessive qui nous fait réfléchir : parce que, était-ce bien le Blanc qui a laissé un fleuve, un océan Atlantique ou encore du mercurochrome ? Et si tout cela était déjà là, et les colonisateurs étaient seulement venus pour en profiter ?

L'image idéalisée donnée par les pan-africanistes et par le discours de la Négritude n'est point présente dans *Black Bazar*. Fessologue nous donne une image remplie de clichés et de contradictions. Cependant, l'utilisation de l'ironie, qui fait rire le lecteur, empêche que l'histoire ne devienne encore « une de ces histoires » qui font passer les Africains comme des victimes, incapables de changer la situation dans leurs pays. A part cela, l'ironie peut créer un espace pour les non-dits – un stratagème idéal pour attirer de façon indirecte l'attention des lecteurs sur leurs préjugés inconscients vis-à-vis de l'Afrique et de sa culture.⁴¹

⁴⁰ MABANCKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p. 15-16

⁴¹ Sur l'ironie comme moyen pour contester les idées reçues chez Mabanckou voir WALSH, J., « Psycho Killer : qu'est-ce que c'est ? », *Transition*, n° 100 (2008), p. 152-153

Dans le chapitre suivant nous allons considérer toutes les opinions différentes concernant la solidarité – ou l’absence de celle-ci – entre Noirs, exprimées par les personnages dans *Black Bazar* pour voir quel pourrait être le point de vue exprimé dans ce roman sur la communauté noire mondiale.

Chapitre 3 : Le transnationalisme dans *Black Bazar*

Dans ce chapitre nous allons voir les opinions exprimées dans *Black Bazar* par les personnages divers qui ont en commun d'être des immigrés avec des (lointaines) origines africaines, pour ensuite pouvoir dire quelque chose sur le concept d'une communauté noire mondiale. Dans le roman ces personnages se parlent, discutent de leur vie et surtout expriment leurs opinions sur l'Afrique et les conditions de vie des Noirs partout dans le monde. La grande diversité des personnages reflète bien ce qu'évoque le titre *Black Bazar* : le mot « bazar » nous fait penser à un désordre, comme nous pouvons l'imaginer aux marchés orientaux, où toutes les voix des marchands causent une cacophonie, ou disons mieux : une polyphonie, caractéristique de la musique africaine.

A part les amis de Fessologue, d'autres personnages importants sont son voisin martiniquais, qu'il surnomme Hippocrate, car celui-ci appelle les médecins au moindre problème en leur rappelant le serment d'Hippocrate qui les oblige de le soigner. Un deuxième personnage est l'Arabe du coin, qui ne cesse de citer *Cahier d'un retour au pays natal*, d'Aimé Césaire et qui propage la solidarité entre les Arabes et les Africains. Il y a encore « l'Hybride » avec qui la compagne de Fessologue est partie à son pays natal, surnommé ainsi parce qu'il aurait « raté de justesse sa mutation vers l'espèce humaine », et bien sûr l'ex elle-même, Couleur d'origine, appelée ainsi par Fessologue à cause de sa couleur de peau foncée et qui, à cause de son départ, a incité Fessologue à écrire un roman pour l'oublier.

Le narrateur est-il plutôt d'avis que les Noirs partout dans le monde font partie d'une communauté mondiale ou serait-ce selon lui une utopie ? Et, s'il se montre plutôt positif quant à l'un de ces concepts parlant de communauté transnationale, s'agit-il d'une focalisation sur la politique, pour renforcer la situation de l'Afrique face à l'hégémonie des pays du « Nord », comme dans la vision des pan-africanistes, ou est-ce qu'il se concentre sur le côté culturel, pour revendiquer « les valeurs africaines », comme les partisans de la Négritude, ou nie-t-il tout simplement ces visions communautaristes, pour se tourner vers des concepts plus récents, comme la théorie de l'articulation d'Edwards ? Nous allons étudier le point de vue du narrateur dans *Black Bazar* en regardant de près les différents personnages présentés dans le roman.

La négation de la solidarité entre Noirs

Ces identités différentes montrent qu'à part le fait qu'ils sont quasiment tous des immigrés aux origines africaines, les personnages principaux dans *Black Bazar* ne semblent pas avoir

d'autres points communs. C'est à ce carrefour d'idées et d'opinions, qu'est la vie quotidienne du narrateur, que les discussions se produisent et ainsi de nombreux points de vue sont présents dans *Black Bazar*.

Au début de l'histoire déjà, au Jip's, un bar afro-cubain où vient le narrateur pour voir ses amis, Fessologue a une discussion avec l'un d'entre eux, Roger Le Franco-Ivoirien, qui, après qu'il a entendu dire que le narrateur est en train d'écrire un journal, essaie de décourager Fessologue d'écrire son journal, expliquant que l'écriture n'est pas pour eux :

Ecoute, mon gars, sois réaliste ! Laisse tomber tes histoires de t'asseoir et d'écrire tous les jours, y a des gens plus calés pour ça [...] Ils sont nés pour ça, alors que nous autres les nègres, c'est pas notre dada, l'écriture. Nous c'est l'oralité des ancêtres, nous c'est les contes de la brousse et de la forêt, [...] Notre problème c'est qu'on n'a pas inventé l'imprimerie et le Bic, et on sera toujours les derniers assis au fond de la classe à s'imaginer qu'on pourrait écrire l'histoire du continent noir avec nos sagaies. [...] Moi par contre j'aurais des choses et des choses à raconter parce que je suis un métis, je suis plus clair que toi, c'est un avantage important.⁴²

Dans cet extrait, l'ironie est encore une fois présente. Ce Roger Le Franco-Ivoirien peut essayer de dissuader Fessologue d'écrire son roman, disant que « c'est pas notre dada » et que lui-même aurait des choses à raconter, mais ce n'est pas lui qui écrit un roman, c'est Fessologue et c'est ainsi que Fessologue montre que ce n'est pas toujours ainsi qu'« on sera toujours les derniers assis au fond de la classe à s'imaginer qu'on pourrait écrire l'histoire du continent noir » et que ce ne sont pas toujours seulement les « gens plus calés pour ça » qui écrivent de bons romans.

Tout comme Roger Le Franco-Ivoirien qui dans l'extrait ci-dessus se montre positif envers les colons Blancs de l'époque de l'esclavage au dépens de la solidarité entre Africains, d'autres personnages dans le roman nient les capacités des Africains pour construire des états où règnent justice et prospérité. L'un de ceux-ci est monsieur Hippocrate, le voisin de Fessologue. Ce Hippocrate a, lui aussi, des opinions claires sur le pays du narrateur, lesquelles il n'hésite pas à élaborer suite à une émission sur le Congo, quand il parle à Fessologue :

- Ah les pauvres Congolais, il faut faire quelque chose pour eux ! Y a des maladies, y a la famine, ils ont plusieurs femmes, et puis ils se battent tout le temps, les pauvres ! Et leur président à eux les Congolais en question, comment qu'il s'appelle déjà ?
- Denis Sassou Nguesso
- Ah non, ah non, c'est pas ce nom que j'ai entendu à la télé ! C'est pas du tout ce nom ! C'était un nom plus long, plus africain, je veux dire un peu barbare comme ça...

⁴² MABANCKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p. 13

- Mobutu Sese Seko NKuku Wendo Wazabanga ?
- Oui ! Oui ! Oui ! C'est ce nom-là !⁴³

Tout d'abord, le point de vue de ce monsieur Hippocrate à l'égard du pays natal de Fessologue est fortement influencé par les médias, qui ont montré une image restreinte de l'Afrique.

Un nouveau cliché, celui des noms africains, fait son apparition : « c'était un nom plus long, plus africain, je veux dire un peu barbare comme ça... ». Le problème des noms africains revient quand l'Arabe du coin parle d'un historien sénégalais : « de toute façon les Sénégalais, c'est simple, faut pas chercher midi à quatorze heures, ils s'appellent tous Diop, l'essentiel c'est de trouver leur prénom. »⁴⁴ Mabanckou peut critiquer ainsi le fait que les intellectuels africains qui combattent les préjugés nés à l'époque coloniale ne sont pas assez connus, même pas parmi les Africains et ceux ayant des origines africaines eux-mêmes, comme l'Arabe du coin. Donc Hippocrate confond les noms des présidents, mais en même temps il se croit assez savant pour vouloir enseigner à Fessologue ce qu'il faut faire pour sortir le Congo de la barbarie qu'il a vu à la télé. Ainsi, même quand Fessologue le contredit pour expliquer qu'il se trompe, il insiste qu'il sait de quoi il parle :

- Il est déjà mort ce président Mobutu, vous avez sans doute vu un reportage sur l'ancien Zaïre et le régime de Mobutu qui...
- Non, il n'est pas mort Mobutu ! Je l'ai bien vu à la télé hier soir ! C'est votre président et il était en forme ! [...] on devrait envoyer les Américains faire un peu du nettoyage à sec là-bas ! Ce type il fait honte à votre race à vous, c'est inadmissible ! Moi si j'étais africain, je m'insurgerais, j'irais combattre ce dictateur.
[...]
- Et vous, en tant que Congolais lâchement installé en Europe, qu'est-ce que vous faites de concret pour votre pauvre pays où y a des maladies, où y a la famine, où les hommes ont plusieurs femmes à la fois et puis ils se battent tout le temps, hein ? »⁴⁵

A part le refus de reconnaître son erreur, Hippocrate continue son discours et accuse les Africains d'être indifférents, de ne pas faire d'effort pour changer leur pays. Les images négatives dans le livre semblent seulement s'accumuler, face à Fessologue, qui reste calme malgré cette attitude dénigrante de la part de monsieur Hippocrate envers les Africains :

J'ai rien à rajouter sur ses élucubrations parce qu'on nous a toujours appris au pays qu'il faut respecter les aînés, surtout lorsqu'ils ont des cheveux gris comme c'est le cas

⁴³ MABANCKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p. 38

⁴⁴ Ibid., p. 113

⁴⁵ Ibid., p. 39

pour monsieur Hippocrate. Je lui rappelle à chaque fois que je suis d'accord avec lui, que si les nègres ont le nez épaté c'est simplement pour porter des lunettes et que l'homme noir ne vit pas seulement de pain, mais aussi de patates douces et de bananes plantains.⁴⁶

Ainsi, même si dans le roman, les images négatives semblent plus nombreuses que les images positives, le narrateur lui-même devient une représentation positive de l'Afrique. Pas de barbarie, pas de violence ni de sortilèges pour se venger, comme les clichés de l'Afrique primitive pourraient nous faire penser. Il décrit la situation avec de l'humour et de façon autodérisoire en évoquant encore plus de clichés, liés au physique et à la nourriture africaine, évitant de se prendre trop au sérieux – et ainsi évitant également de donner trop d'importance aux propos de Hippocrate.

Et pendant que Fessologue gagne la sympathie du lecteur avec son caractère flegmatique, fuyant les problèmes, l'attitude de monsieur Hippocrate envers les Africains devient de plus en plus contradictoire, quand le lecteur découvre son identité à lui :

Je ne parle plus à monsieur Hippocrate. [...] Et lorsqu'on se croise [...] on se défie du regard. Lui il crache par terre et hurle :

- Espèce de Congolais ! Ta femme est partie ! Retourne chez toi !

Si j'étais vraiment méchant comme lui il y a bien longtemps que je lui aurais aussi lancé :

- Espèce de Martiniquais ! Retourne chez toi !⁴⁷

Alors que le lecteur aurait pu imaginer monsieur Hippocrate comme un vieil homme blanc, raciste, il s'avère qu'il a lui-même des racines africaines, tout comme Fessologue. Comme dit le personnage Couleur d'origine plus tard dans l'histoire à propos de monsieur Hippocrate : « Y en a beaucoup, des Noirs comme lui qui ne savent pas qu'ils sont noirs. C'est leur droit... »⁴⁸

Ce qui devient clair quand nous regardons toutes ces représentations de l'Afrique et les opinions là-dessus des personnages différents, c'est qu'à part les origines communes des personnages, à part le fait qu'ils sont tous des Noirs, ces personnages ne semblent pas partager les mêmes sentiments envers leur condition d'homme noir. Chaque personnage propose une autre solution pour que la vie des Noirs devienne meilleure. Certains adoptent, par exemple comme Roger Le Franco-Ivoirien, une attitude pro-esclavagiste pour confronter les Africains avec leurs responsabilités, pour qu'ils arrêtent d'accuser toujours les Blancs qui les auraient

⁴⁶ MABANCKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009, p. 40

⁴⁷ Ibid., p. 41

⁴⁸ Ibid., p. 94

rendus dépendants de l'Europe. D'autres nient leurs origines tout simplement, comme le fait Monsieur Hippocrate.

En plus, à chaque fois que les personnages se parlent, une discussion se produit. Ceci peut être expliqué par le concept de l'articulation d'Edwards. Au lieu de voir la communauté noire en France comme une communauté homogène avec des membres qui ont les mêmes points de vue sur le monde noir, Mabanckou défend l'idée selon laquelle ce sont les différences intra-communautaires et les échanges évoqués par ce décalage qui forment une communauté. C'est en raison des échanges et discussions que la communauté devient mobile et fonctionnelle.

Pour l'instant, nous dirions donc plutôt que le discours dans *Black Bazar*, nie l'existence d'une communauté noire en France comme promue par les pan-africanistes et les partisans de la Négritude. Roger Le Franco-Ivoirien et monsieur Hippocrate sont des exemples explicites de la négation de la solidarité entre les Noirs.

L'utilisation du mot « nègre »

Pour ce qui en est de l'auto-identification par rapport à « sa communauté », c'est le choix du mot « nègre » qui est remarquable, vu que ce mot convoque presque explicitement l'époque coloniale, alors que dans le français actuel il existe d'autres mots pour désigner quelqu'un ayant d'origines africaines, comme « Noir », ou l'anglicisme « Black ».

Le choix du mot « nègre » dans le roman peut avoir plusieurs raisons. Si l'on considère la théorie de Gilroy, ce mot pourrait être utilisé pour souligner l'élément commun de l'Histoire des Noirs dans le monde : l'esclavage. Si ce mot est utilisé par Fessologue, cela peut dire qu'il insiste sur le fait que la position des Noirs n'est toujours pas égale à celle des Blancs, ce qui devient évident quand le lecteur découvre la vie d'immigré du narrateur.

Une autre explication peut être que le choix du mot « nègre » renvoie explicitement à la Négritude et au poème *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire. Ce ne serait pas la seule ressemblance entre les deux textes, puisque dans son poème, Césaire, tout comme le narrateur de *Black Bazar*, écrit parce qu'il ressent un malaise intense, lequel est visible lorsqu'il avoue : « Et mon âme est couchée. Comme cette ville dans la crasse et dans la boue couchée »⁴⁹.

⁴⁹ CÉSAIRE, A., *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 2000, p. 41

Césaire voit ses compatriotes qui subissent le malheur et décide de se révolter en écrivant, alors que Fessologue, lui aussi, essaie de se débarrasser de son malaise à cause du départ de sa compagne Couleur d'origine à l'aide de l'écriture.

En plus de son malaise individuel, Fessologue démontre également les difficultés de la vie d'immigré à Paris, en racontant sa vie et la vie de ses compatriotes, rencontrant des problèmes liés au travail, aux papiers, au logement, ou des problèmes sociaux comme l'inégalité ressenti par les personnages. Ainsi, Fessologue montre qu'en fait, la situation n'a pas changé beaucoup depuis l'époque de Césaire : ses compatriotes immigrés ne se révoltent pas, ou n'y arrivent pas, mais vivent leurs vies et ne semblent pas vraiment mécontents de leur situation. Tout comme le narrateur qui dit ne pas aimer la bagarre et que « un lâche vivant vaut mieux qu'un héros mort ». Par contre, les images de révolte à la fin de *Cahier d'un retour au pays natal* contrastent fort avec la passivité de Fessologue :

debout et non point pauvre folle dans sa liberté et son dénuement maritimes girant en la dérive parfaite et la voici :

plus inattendument debout

debout dans les cordages

debout à la barra

debout à la boussole

debout à la carte

debout sous les étoiles

debout

et

libre⁵⁰

Avec tellement d'opinions différentes dans le roman, il est difficile de voir ou de comprendre le discours de Mabanckou dans le cadre d'une communauté noire mondiale. Cependant, ce ne sont peut-être pas les différentes perspectives sur le monde qui ont une importance particulière, mais c'est surtout le fait que toutes ces visions du monde trouvent leur place dans ce livre qui est important : chaque personnage a un rapport spécifique avec le monde noir et c'est le rassemblement de ces perspectives qui forme la communauté.

⁵⁰ CÉSAIRE, A., *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 2000, p. 62

Conclusion

La vision des pan-africanistes ne semble pas partagée par le narrateur de *Black Bazar*. L'image de l'Afrique n'est point idéalisée, même si Mabanckou évite également de laisser entrer dans le roman une image de l'Afrique penchant uniquement vers le côté négatif. À part l'image de l'Afrique décrite de façon humoristique, plusieurs personnages accusent les partisans du pan-africanisme de rejeter la responsabilité de développer l'Afrique sur les Européens pour ne pas passer pour des lâches qui ne font rien pour construire leurs pays.

Quant au mouvement de la Négritude, il est plus difficile de voir la position de Mabanckou. L'Arabe du coin qui prône la solidarité entre Africains est l'exemple le plus explicite de la représentation de la Négritude dans *Black Bazar*. C'est lui qui cite Césaire à chaque fois. À part ce personnage représentant la Négritude, le lecteur peut voir plusieurs autres ressemblances entre *Black Bazar* et *Cahier d'un retour au pays natal*, comme par exemple le choix du mot « nègre », qui n'est pas neutre du tout, et la fonction de l'écriture – qui sert à exprimer un malaise pour Césaire autant que pour Fessologue.

L'utilisation du mot « nègre » peut aussi être expliquée par la théorie d'hybridité de Gilroy, puisque ce mot met l'accent sur le passé commun des Noirs lié à l'esclavage. Hors cela, ce concept d'hybridité peut également expliquer l'attitude ambiguë du narrateur. Le concept met l'accent sur la flexibilité de l'identité. Ce serait la pragmatique et non pas l'identité ou les origines qui pourrait expliquer le comportement d'un personnage à un moment donné. Ainsi, le narrateur qui se trouve en fait entre l'Europe où il vit et l'Afrique d'où il vient, peut souvent hésiter à prendre position, puisque sa position provoque une conscience double qui le fait douter. Ceci peut expliquer le refus de Fessologue de prendre position et son aversion des bagarres et révolutions.

Ce concept d'hybridité n'expliquerait dans ce cas seulement le comportement de Fessologue. Pour comprendre le discours sur la communauté noire en France dans *Black Bazar*, le concept qui peut expliquer le plus, c'est le concept de l'articulation d'Edwards. Le décalage dont il parle est visible dans *Black Bazar*, quand les personnages discutent : à cause de leurs différentes perspectives ils ne sont pas d'accord ou même ne se comprennent pas, mais c'est le croisement de ces points de vue qui montre comment peut fonctionner l'articulation. Ce sont les différences des membres d'une communauté qui rendent la communauté mobile et c'est cette mobilité qui rend la communauté fonctionnelle.

En conclusion, contrairement à ce que le lecteur pourrait attendre, connaissant les origines congolaises de Mabanckou, *Black Bazar* ne se conforme pas aux attentes que l'on pourrait avoir d'un écrivain avec des origines africaines. Le lecteur pourrait s'attendre à voir une image positive de l'Afrique, montrant la solidarité entre les personnes ayant des origines africaines. Au contraire, Mabanckou a peint dans son roman *Black Bazar* une image remplie de clichés, qui à cause de la répétition font rire le lecteur. Ainsi, Mabanckou promet un discours léger et humoristique envers l'Afrique. Il conteste l'idée selon laquelle les écrivains ayant des origines africaines devraient tout le temps défendre leurs origines, « leur continent ». Fessologue joue avec ses lecteurs : il séduit le lecteur et l'amène à tirer des conclusions par sa façon d'écrire, mais le débrouille en même temps avec l'ironie et l'autodérision. De cette façon, ce roman peut être interprété comme un essai de combattre la catégorisation habituelle des gens (comme fait Fessologue lui-même en jugeant des gens par rapport à leurs derrières ou leur façon de nouer leur cravate).

L'humour et l'autodérision peuvent également avoir un autre but. Evitant de se prendre trop au sérieux, Mabanckou prend une certaine distance. Il refuse d'écrire conformément à l'étiquette d'écrivain aux origines africaines, parce que ses origines le mettront dans un cadre littéraire où son authenticité en tant qu'écrivain aux origines africaines et donc sa position d'« expert » par rapport à l'Afrique pourrait être considérée d'une plus grande importance que son identité en tant qu'écrivain tout simplement.

Bibliographie

Littérature primaire

- CÉSAIRE, A., *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 2000
- CESAIRE, A., « Conscience raciale et révolution sociale », *L'Étudiant noir*, vol. 3 (1935)
- LE BRIS, M., ROUAUD, J. et al., « *Pour une littérature-monde* », Paris, Gallimard, 2007
- MABANCKOU, A., *Black Bazar*, Paris, Editions du Seuil, 2009
- MABANCKOU, A., « l'Afrique fantôme » dans *Le Sanglot de l'Homme Noir*, Paris, Fayard, 2012
- MABANCKOU, A., *Le monde est mon langage*, Paris, Grasset, 2016

Littérature secondaire

Livres et articles

- ABDUL-RAHEEM, T. réd., *Pan Africanism: Politics, Economy and Social Change in the Twenty-First century*, New York, New York University Press, 1996
- ANDERSON, B., *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991
- BARKER, C., *Cultural studies, theory and practice*, Londres, Sage Publications, 2012
- BEN-RAFAEL, E., « Diaspora », *Current Sociology*, vol. 61 (2013), p. 842-861.
- DEHON, C., « Le roman chez les auteurs francophones d'origine subsaharienne (2001-2006) », *The French Review*, vol. 82, n° 1 (2008), p. 18-32
- DE SOUZA, P., « Trickster Strategies in Alain Mabanckou's *Black Bazar* », *Research in African Literatures*, vol. 42, n° 1 (2011), p. 102-119
- EDWARDS, B. H., *The Practice of Diaspora*, Cambridge, Harvard University Press, 2003
- ERICKSON, P., Compte rendu de: *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*. de Paul Gilroy, *African American Review*, vol. 31 (1997), p. 506-508

GILROY, P., *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Londres, Verso, 1993

HANNEKEN, J., « Milkilistes and Modernistas : Taking Paris to the “Second Degree” », *Comparative Literature*, vol. 30, n° 4 (2008), p. 370-388

KALE, M., Compte rendu de: *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness* de Paul Gilroy, *Social History*, vol. 21 (1996), p. 252-256

KING, A., Compte rendu de: *Mémoires de porc-épic*, *World Literature Today*, vol. 81, n° 4, (2007), p. 65

KNOX, K., *Race on Display in 20th- and 21th century France*, Liverpool, Liverpool University Press, 2016

KNOX., K., « Selling (out) on the Black Market: *Black Bazar's* Literary Sape », *Research in African Literatures*, vol. 46, n° 2 (2015), p. 52-69

ROMAN, M., « Alain Mabanckou. Les petits-fils nègres de Vercingétorix », *World Literature Today*, vol. 77, n° 2 (2003), p. 83

SERI, E., « Cahier d'un retour au pays natal comme expression d'un malaise existentiel », *Ethiopiennes revue négro-africaine de littérature et de philosophie*, vol. 60 (1998), <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1110>, consulté le 28 novembre 2016

WALSH, J., « Sarkozy, Mabanckou, and Notes from the bar : Alain Mabanckou's “Verre cases” », *The French Review*, vol. 84, n° 1 (2010), p. 127-139

WALSH, J., « Psycho Killer : qu'est-ce que c'est ? », *Transition*, n° 100 (2008), p. 152-163

W'OBANDA, C. M., « Conditions of Africans at home » dans ABDUL-RAHEEM, T., (éd.), *Pan Africanism: Politics, Economy and Social Change in the Twenty-First century*, New York, 1996, p. 46-48